La conscience de soi suppose-t-elle autrui ?

Dissertation corrigée

Nous pouvons éprouver que nous pensons dans la solitude. Pour comprendre qui nous sommes dans un monde partagé et ce que nos actes signifient pour les autres, la relation à autrui devient nécessaire. Cette dissertation de terminale distingue ces deux sens de la conscience de soi et examine le rôle de la reconnaissance et du regard d'autrui.

Analyse du sujet et plan détaillé
Copie rédigée
Exercices corrigés
Passages à relire

Analyse du sujet et plan détaillé

Le verbe « **suppose** » porte sur une condition nécessaire. Montrer qu'autrui nous aide à nous connaître établit son utilité. Pour établir qu'il est nécessaire, il faut préciser à quelle forme de conscience de soi il manquerait quelque chose sans lui.

• **Conscience de soi.** Elle peut désigner la présence immédiate à ce que je vis, ou la capacité de me comprendre comme une personne qui agit et peut répondre de ses actes. La différence entre ces deux sens donne sa structure au devoir.

• **Autrui.** C'est un autre sujet capable de penser et de me répondre. Il peut m'apprendre quelque chose sur ma conduite parce qu'il y a accès depuis une position différente de la mienne.

Problématique. Si le sujet peut éprouver directement qu'il pense et agit, en quel sens a-t-il besoin d'autrui pour se comprendre comme quelqu'un dont les actes ont un sens dans un monde commun ?

1. Accès immédiat à soi. L'expérience d'une pensée donne une première certitude de soi. Descartes permet d'en préciser la portée.

2. Reconnaissance. Le langage partagé et la rencontre avec un autre sujet donnent des moyens de se comprendre et de se reconnaître mutuellement. Hegel éclaire ce passage.

3. Expérience d'autrui. Le regard d'autrui révèle un aspect de notre existence. Sartre aide à comprendre pourquoi cette découverte nous atteint et pourquoi son interprétation reste à examiner.

Introduction rédigée

Lorsque je travaille seul, je peux me rendre compte que j'hésite, que je me concentre ou que je prends une décision. Une remarque reçue plus tard peut cependant révéler quelque chose sur ma façon d'agir que ma réflexion solitaire n'avait pas permis de voir. Je peux par exemple me croire simplement réservé et découvrir que mon silence a laissé d'autres décider à ma place. Ces deux expériences relèvent de la conscience de soi. L'une est l'accès à ce que je vis au moment où je le vis. L'autre engage la manière dont je me comprends à travers mes rapports avec des personnes capables, elles aussi, d'agir et de juger. Demander si la conscience de soi suppose autrui revient à demander en quel sens ces personnes sont nécessaires à la relation que j'ai avec moi-même.

Si je peux éprouver directement que je pense, pourquoi aurais-je besoin d'un autre sujet pour me comprendre ? Nous partirons de cette première certitude, puis nous montrerons ce que la reconnaissance par autrui rend possible. Nous examinerons enfin comment l'expérience du regard d'autrui peut transformer le jugement que je porte sur moi sans décider à elle seule qui je suis.

I. Une première conscience de soi est immédiate

Le doute révèle une certitude à la première personne

La conscience de soi peut d'abord désigner le fait de se savoir présent à ce qu'on éprouve ou pense. Une élève qui répète seule au piano croit entendre quelqu'un prononcer son prénom dans le couloir. Elle hésite entre un appel et quelques syllabes mal entendues. Un témoin pourrait l'aider à établir ce qui s'est passé. L'élève éprouve déjà elle-même cette hésitation au moment où elle cherche à savoir si on l'a appelée. Elle a donc accès à un aspect de sa propre expérience avant qu'un autre point de vue lui en apprenne davantage.

Descartes pousse cette distinction jusqu'au doute radical dans la *Méditation seconde*. Il envisage que tout ce qui lui apparaît puisse être trompeur, y compris ce qu'il croit savoir du monde qui l'entoure. Or, pour être trompé, il faut au moins exister au moment où la tromperie s'exerce. L'effort même pour douter de son existence manifeste qu'il est en train de penser. C'est en ce sens que la proposition « je suis, j'existe » est certaine chaque fois qu'il la pense. Cette certitude tient à un acte que le sujet accomplit. Quelqu'un pourrait lui donner des raisons de douter de telle ou telle représentation. Le fait même de les examiner suffirait à lui faire retrouver cette première certitude.

La portée du cogito dépend de ce qu'on cherche à savoir

Le cogito établit que je suis certain d'exister lorsque je pense. Une autre question se pose aussitôt. Que puis-je dire de celui dont je viens de reconnaître l'existence ? Descartes se demande ce qu'il est et retient d'abord qu'il est une chose qui pense. Douter, vouloir ou imaginer sont autant de manières dont il en fait l'épreuve. Pour savoir si je suis habituellement attentif, généreux ou injuste, il faudrait examiner mes conduites dans le temps. Ainsi, l'élève qui s'interroge sur ce qu'elle a entendu a conscience de ce qu'elle vit à cet instant. Ce seul épisode laisse ouverte la question du caractère qu'elle manifeste dans ses autres activités.

L'argument concerne donc l'ordre dans lequel une certitude s'établit. Le sujet trouve dans l'acte même de penser de quoi reconnaître par lui-même qu'il existe. On peut ensuite se demander comment il est devenu capable de formuler cette proposition, de distinguer le doute de l'assurance ou de parler de lui-même en disant « je ». Il a pu acquérir le langage et ces distinctions auprès d'autres personnes. Le fait qu'il puisse vérifier seul cette certitude reste compatible avec la possibilité que sa capacité à la formuler ait une histoire sociale.

Savoir que j'existe en pensant me donne un premier accès à moi-même. Reste à comprendre comment je deviens capable de me reconnaître dans mes actions, de me situer dans le temps et de donner un sens à ce que je fais. Dès que la conscience de soi prend cette portée, les relations avec d'autres personnes demandent à être examinées.

II. Se comprendre par la reconnaissance

Les mots appris en commun permettent de se comprendre

La certitude de penser laisse ouverte une autre question. Comment en venons-nous à comprendre ce que nous faisons et ce qui nous importe ? Dire « je doute » permet d'identifier un acte présent. Dire « je suis injuste envers mes camarades » suppose de rapporter cet acte à une conduite et d'être capable de justifier ce jugement. Pour cela, nous avons appris des mots et des distinctions dans des échanges avec d'autres personnes. L'expérience peut être mienne avant que je la nomme. Le langage me permet de la préciser, de la comparer à d'autres expériences et de réviser ma première interprétation.

Imaginons une élève qui organise une collecte de livres dans son lycée. Elle distribue toutes les tâches dès le début pour être prête à l'ouverture et se dit efficace. Un camarade affecté au tri des livres lui explique qu'il souhaitait accueillir les donateurs. Il pense que sa préférence aurait dû compter dans la décision. L'élève savait ce qu'elle cherchait à faire. L'échange lui apprend ce que sa manière d'agir a signifié pour un autre membre du groupe. Elle peut désormais distinguer sa capacité à organiser la collecte et sa tendance à décider seule. Cette distinction lui donne une connaissance plus précise de sa conduite.

La reconnaissance exige deux points de vue indépendants

Dans le chapitre IV de la *Phénoménologie de l'esprit*, Hegel décrit la reconnaissance comme un mouvement réciproque. Chacun se rapporte à lui-même par l'intermédiaire de l'autre, qui le reconnaît et qu'il reconnaît à son tour. Transposé à notre exemple, cela demande davantage qu'un avis sur l'efficacité de l'élève. Son camarade s'adresse à elle comme à une personne capable de donner des raisons et de répondre de ses décisions. En l'écoutant, elle lui reconnaît à son tour la capacité de juger la situation et de prendre part à la décision. Chacun peut alors se comprendre comme un sujet dont les raisons comptent dans une action commune.

Le groupe peut finalement conserver la répartition initiale, par exemple si l'ouverture est imminente. Le camarade peut continuer de préférer une autre solution tout en reconnaissant la raison invoquée. L'élève, de son côté, peut reconnaître la demande et proposer que les rôles tournent lors de la prochaine permanence. Le désaccord est compatible avec la reconnaissance, car chacun accorde du poids à la parole de l'autre sans lui remettre son jugement. Si l'élève exigeait simplement que le groupe approuve ses choix, l'accord obtenu par pression lui apprendrait peu sur sa façon de conduire la collecte. La parole de son camarade est éclairante parce qu'il répond librement, à partir de sa propre expérience.

Autrui intervient ainsi dans la formation d'une conscience de soi capable de comprendre ses actes et d'en répondre. Cette médiation laisse pourtant subsister une difficulté. Les autres peuvent aussi nous enfermer dans une description de nous-mêmes que nous contestons. Comment prendre au sérieux ce qu'ils nous révèlent sans leur abandonner le pouvoir de dire qui nous sommes ?

III. Ce qu’autrui révèle de notre manière d’agir

Le regard d’autrui me donne accès à une dimension de moi-même

Dans *L’Être et le Néant* (1943), Sartre prend l’exemple d’un geste maladroit ou vulgaire que l’on accomplit sans le considérer depuis l’extérieur. On s’aperçoit soudain que quelqu’un était présent. Dans la honte, le geste nous apparaît sous un aspect neuf. Nous nous découvrons comme quelqu’un que l’autre peut voir et dont il peut interpréter la conduite. Le témoin n’a pas besoin de prononcer un jugement. Sa présence suffit à modifier ce que nous éprouvons. Cette expérience porte sur une dimension réelle de notre existence, notre manière d’apparaître à autrui, à laquelle la seule observation de nos intentions ne donne pas accès.

Imaginons qu’à un repas de famille, une personne raconte une anecdote qui met en scène son frère. Elle s’amuse d’un détail qui lui paraît insignifiant. Elle voit alors que son frère détourne le regard, tandis qu’un convive lui demande s’il était d’accord pour qu’on raconte cette histoire. La personne prend conscience que son récit peut exposer devant les autres un souvenir qui appartient aussi à son frère. Ce qu’elle pensait être un trait d’humour peut désormais lui apparaître comme une manière de décider pour quelqu’un d’autre de ce qui peut être dit en public. Pour saisir cette dimension du récit, il lui faut considérer la situation depuis une place différente de la sienne.

Comprendre ce que le regard révèle demande aussi de le discuter

La question du convive fait apparaître un aspect du récit. Le frère peut dire comment il l’a entendu. Peut-être aurait-il aimé le raconter lui-même, peut-être souhaitait-il y apporter un détail qui aurait changé l’impression des auditeurs. Sa réponse éclaire ce que le récit a produit. La personne qui a raconté garde un accès privilégié à ce qu’elle voulait faire. Elle peut reconnaître qu’elle a parlé trop vite et décider de demander l’avis de son frère la prochaine fois. Entre le trouble éprouvé devant les autres et cette décision, elle a dû distinguer son intention, ce que les autres ont effectivement entendu et la responsabilité qu’elle peut prendre.

Il devient possible de préciser ce que la conscience de soi doit à autrui. Je peux réfléchir seul à la scène le lendemain, parce que la rencontre m’a déjà donné quelque chose à examiner. Le regard rencontré a modifié la manière dont je me comprends et son effet peut se prolonger dans la solitude. Dans les situations où mes actes touchent d’autres personnes, comprendre ce que je fais suppose de les considérer comme capables d’y prendre part et d’y répondre. La conscience de soi se développe alors par un échange entre l’expérience que j’ai de mon acte et celle dont autrui peut témoigner. Je peux reconnaître l’effet de mon geste et répondre de ce que je ferai ensuite.

Conclusion rédigée

Je peux éprouver immédiatement que je pense, doute ou agis dans la solitude. Cet accès suffit à établir une première conscience de soi. Il reste à comprendre qui je suis dans des situations où les autres peuvent me répondre et où mes actes les concernent. Le langage permet de mettre en forme cette compréhension, la reconnaissance réciproque donne à chacun une place de sujet et le regard d'autrui révèle comment nous pouvons apparaître. La conscience de soi suppose donc autrui dès qu'elle porte sur notre existence dans un monde partagé. La réflexion personnelle permet d'examiner ce que la rencontre nous apprend et de décider comment y répondre.

Deux exercices corrigés pour t'entraîner

Exercice 1 · Repérer une réponse qui manque le sujet

Une copie conclut que la conscience de soi suppose autrui parce que les amis donnent souvent de bons conseils. Réécris la conclusion en une ou deux phrases qui répondent au mot « suppose ».

Corrigé

Les conseils montrent qu'autrui peut enrichir ma réflexion. La question porte sur une condition nécessaire. Je peux saisir seul que je pense. Pour comprendre la place que j'occupe dans un échange et le sens que prend ma conduite pour les autres, j'ai besoin que leurs points de vue puissent être exprimés et discutés.

Exercice 2 · Construire une transition

Tu viens de montrer que le cogito établit une première certitude à la première personne. Rédige deux phrases qui indiquent ce que cet argument laisse à examiner avant d'introduire Hegel.

Corrigé

Je peux saisir l'existence de ma pensée au moment où elle s'exerce. Il reste à comprendre comment j'apprends à reconnaître mes actes et à y donner un sens partagé, ce qui conduit à examiner ma relation avec d'autres sujets.

Questions fréquentes

Quelle différence entre conscience de soi et connaissance de soi ?

Dans ce corrigé, la conscience immédiate de soi est la présence à ce que je vis. La connaissance de soi demande d'interpréter ses motifs, ses habitudes et ses conduites. Elle se construit et se révise.

Pourquoi distinguer Hegel et Sartre dans ce sujet ?

Hegel aide à penser la reconnaissance entre deux sujets capables de se répondre. Sartre décrit comment la présence d'autrui nous fait découvrir que nous pouvons aussi apparaître comme objets de son regard.

Passages à relire avant le bac

Descartes, Méditation seconde. La certitude d'exister au moment où l'on pense, puis la question de savoir ce que l'on est.

Hegel, Phénoménologie de l'esprit, IV.A, § 178 à 184. Le mouvement de reconnaissance réciproque. Texte allemand et traduction anglaise en ligne.

Sartre, L'Être et le Néant, III, chapitre I. Le début du chapitre « L'existence d'autrui », avec l'exemple du geste perçu par un témoin et de la honte.